

mence; et ses parties essentielles et inépuisables ne se trouvent que dans l'invisible, où il faut qu'il se guette sans cesse. C'est sur ces hauteurs seules qu'il y a des pensées que l'âme peut avouer et des idées qui lui ressemblent et qui sont aussi impérieuses qu'elle-même. C'est là que l'humanité a régné un instant, et ces pics faiblement éclairés sont peut-être les seules lueurs qui signalent la terre dans les espaces spirituels. Leurs reflets ont vraiment la couleur de notre âme. Nous sentons que les passions de l'esprit et du cœur, aux yeux d'une intelligence étrangère, ressembleraient à des querelles de clocher; mais dans leurs œuvres, les hommes dont je parle sont sortis du petit village des passions, et ils ont dit des choses qui peuvent intéresser ceux qui ne sont pas de la paroisse terrestre. Il ne faut pas que notre humanité s'agite exclusivement au fond de soi comme un troupeau de taupes. Il importe qu'elle vive comme si un jour elle devait rendre compte de sa vie à des frères aînés. L'esprit replié sur lui-même n'est qu'une célébrité locale
x qui fait sourire le voyageur. Il y a autre chose que l'esprit, et ce n'est pas l'esprit qui nous allie à l'univers. Il est temps

nature. Jérusalem nouvelle. Cosmogonie des anciens. Divinités indoues. »

Mais laissons maintenant les fragments de cette œuvre mystérieuse que la nuit semble ronger de deux côtés, pour arriver à d'autres fragments plus mutilés encore, car toute l'œuvre de ce poète malheureux est un monument idéal dont la fatalité a fait des ruines merveilleuses avant qu'il fût construit. On a dit de Novalis, à propos de ces *Fragments*, qu'il était un Pascal allemand, et le mot, à certains égards, peut paraître assez juste. Certes, il n'a pas la force claire et profonde, la puissance ramassée et les bonds prodigieux du grand fauve des *Pensées* ; c'est un Pascal un peu somnambule et qui n'entre que très rarement dans la région des certitudes où se complait son frère. Mais il y a bien des choses qui sont aussi belles que les certitudes. Pascal n'avait pas connu Boehme, Lavater, Eckartshausen, Zinzen-dorf, Yung Stilling ; et le grand Boehme, notamment, ne lâche plus jamais les proies heureuses qu'il a saisies. Novalis règne au pays des hypothèses et des incertitudes, et la puissance de l'homme devient bien hésitante en ces contrées. Il n'a pas de but comme Pascal ; il tourne en cercle,

soit en arrière, dans l'infini. Il en est de même des espèces des corps et des forces. Ici aussi on aboutit à de nouvelles espèces, à de nouvelles combinaisons, à de nouvelles apparences, jusqu'à l'infini. Elles ne semblent s'arrêter que lorsque notre zèle se ralentit; et l'on dépense ainsi, en contemplations inutiles et en énumérations fastidieuses, un temps très précieux; et cela devient, à la fin, un délire véritable et un réel vertige devant l'abîme épouvantable. Car, si loin que nous allions, la nature demeure l'effrayant moulin de la mort. Partout il n'y a que révolutions monstrueuses, inexplicables tourbillons. C'est le royaume des dévorateurs et de la tyrannie la plus insensée. C'est une immensité surchargée de malheurs. Les rares points lumineux ne servent qu'à révéler une nuit plus terrible, et des épouvanteurs de tous genres doivent paralyser l'observateur. La mort, comme un sauveur, se tient aux côtés de la pauvre humanité, car sans la mort l'homme le plus fou serait le plus heureux. Déjà cet effort à sonder ce gigantesque mécanisme est un pas dans l'abîme, et le commencement du vertige qui ne tardera pas à saisir complètement le misérable, et l'entraînera avec lui au fond d'une nuit abominable. C'est ici qu'est le piège ingénieux, tendu à la raison humaine que partout la nature cherche à anéantir comme son plus grand ennemi. Rendons grâce à l'ignorance et à l'innocence puériles des hommes; elles leur ont caché les dangers effrayants qui, comme des nuées menaçantes, entouraient leurs paisibles demeures et à chaque instant

à modifier selon sa fantaisie le monde réel; tandis que chez l'être non artiste ils ne s'éveillent que par l'introduction d'une sollicitation extérieure, et semblent prouver que l'esprit comme la matière est soumis ou se soumet aux lois de la mécanique (où toute modification présuppose une cause et où action et réaction doivent être réciproquement égales.) Il est en tout cas consolant de savoir que ces rapports mécaniques ne sont pas naturels à l'esprit et, que par conséquent, comme tout ce qui n'est pas spirituellement naturel, ils sont temporaires.

* * *

Serait-il vrai que les gestes soient réellement grammaticaux, symboliques ou expressifs? Je ne crois pas qu'ils le soient, mais ils le seraient s'ils étaient naturels, au sens idéal: produits de l'association idéale des membres intérieurs et extérieurs. Ils appartiennent à l'art de la danse.

—

Chaque œuvre d'art a un idéal *a priori*; une nécessité en soi, d'être là.

—

Il ne faudrait jamais voir une œuvre d'art plastique sans musique, ni écouter une œuvre musicale ailleurs que dans des salles bien décorées.

—

La sculpture et la musique se trouvent l'une en face de l'autre comme des masses opposées.

* * *

Le son paraît n'être autre chose qu'un mouvement brisé, dans le même sens que la couleur est de la lumière brisée.

* * *

Une disposition, des sensations vagues, des sentiments et des perceptions indéterminés rendent heureux. On se trouvera bien, lorsqu'on ne remarquera en soi aucun penchant spécial, aucune suite de pensée ou de sentiments déterminés. Cet état est, comme la lumière, plus ou moins clair ou obscur. Des idées et des sensations spécifiques forment ses consonnes. On l'appelle conscience. On peut dire de la conscience absolue qu'elle a conscience de tout et de rien; c'est un chant, une simple modulation des dispositions, pareille à celles des voyelles ou des sons. La voix intérieure peut être obscure, lourde et barbare. Ce peut être aussi du grec ou de l'italien, elle est d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage du chant. L'expression : "il ne se comprend pas lui-même", apparaît ici sous un jour nouveau. Le langage de la conscience peut être cultivé et son expression rendue parfaite, en sorte qu'il naît une aptitude à se parler à soi-même. Ainsi notre pensée est un dialogue, notre perception, une sympathie.

* * *

Qu'est-ce que l'homme? Un trope parfait de l'esprit.

Elles sont symboliques et ont plus d'un sens, elles sont simples et inépuisables comme les produits de la nature, et rien ne serait plus inexact que d'en dire que ce sont des œuvres d'art, dans le sens restreint et mécanique de ce mot.

* * *

Dans les pièces historiques de Shakespeare, il y a une lutte ininterrompue entre la poésie et l'impoésie. Le trivial y est spirituel et libre, tandis que le grand y est roide et triste. La vie inférieure y est constamment opposée à la vie supérieure, souvent tragiquement, souvent parodiquement, souvent pour le contraste seul. L'histoire, ce que le poète appelle l'histoire, est représentée dans ces pièces, c'est de l'histoire qui se résout en dialogues, ce qui est tout juste le contraire de l'histoire véritable; et cependant c'est de l'histoire telle qu'elle doit être et synchronique. Tout ce qui est dramatique ressemble à une romance, c'est clair, simple, rare, un véritable jeu poétique, sans but déterminé.

* * *

Il y aurait un beau travail à faire sur les méchants écrivains et sur les médiocres. On n'a guère, jusqu'ici, écrit sur eux que de méchantes et médiocres choses; et cependant une philosophie du mauvais, du médiocre et du vulgaire serait de la plus haute importance.

* * *

Il y a une imitation symptomatique et une imitation génétique. La seconde seule est vivante. Elle suppose l'union intime de l'imagination et de l'intelligence.

* * *

Il est assez difficile d'inventer et de réaliser de véritables caractères poétiques. Ce sont en quelque sorte des voix et des instruments différents. Il faut qu'ils soient généraux et cependant particuliers, déterminés et libres, clairs et cependant mystérieux.

Dans la vie réelle les caractères sont excessivement rares; aussi rares que les bons acteurs. Un grand nombre d'hommes n'ont même pas de dispositions à un caractère. Il faut que l'on distingue bien les hommes ordinaires, les hommes quotidiens, des caractères. Le caractère est absolument auto-actif.

* * *

Le comique est un mélange qui se résout en néant.

* * *

Il est assez étrange qu'on n'ait rien tant cherché à éviter dans les poèmes que l'apparence de poème; et qu'on n'y blâme rien tant que les traces de la fiction, du monde imaginé. Ce que nous avons en vue dans cet effort et cette sensation est en tout cas quelque chose de très haut, mais

toutes les traces sacrées, à avilir par leurs sarcasmes, le souvenir de tous les grands événements et de tous les grands hommes, et à dépouiller l'univers de tous ses ornements. La lumière, grâce à son obéissance mathématique et à son impudence, était devenue leur favorite; ils se réjouissaient qu'elle se laissât briser plutôt que de jouer avec les couleurs; aussi nommaient-ils, d'après elle, leur siècle, un siècle de lumières. En Allemagne, on travailla plus à fond. On réforma l'éducation. On chercha à donner à l'ancienne religion un sens plus neuf, plus raisonnable, plus vulgaire, en lui enlevant soigneusement tout son côté miraculeux, mystérieux. Toute érudition cessa, afin de couper tout recours à l'histoire, car on s'occupait à faire noblement de l'histoire un "tableau de genre", familial et bourgeois. Dieu devint le spectateur désœuvré du grand et émouvant spectacle que donnaient les savants, et, à la fin de la pièce, il avait à héberger solennellement le poète et les acteurs, et à les admirer. Le menu peuple fut éclairé, de préférence, et accoutumé à un enthousiasme civilisé; et ainsi naquit une nouvelle tribu européenne; celle des philanthropes et des éducateurs. Mais quel malheur que la nature demeurât si étonnante et si incompréhensible, si poétique et tellement infinie, malgré tous les efforts qu'on fit pour la moderniser!... Si, par hasard, émergeait quelque part le reste d'une croyance superstitieuse à un monde plus haut, de tous côtés, on sonnait l'alarme, et là où c'était possible, on étouffait dans la cendre, sous la philo-

véritable anarchie est l'élément générateur de la religion. Du fond de l'anéantissement de toutes les choses positives, elle lève glorieusement la tête en fondatrice d'univers. L'homme, de lui-même, s'élève jusqu'aux cieux lorsque plus rien ne l'enchaîne, et les organes supérieurs, noyaux des choses terrestres, émergent d'abord et d'eux-mêmes, de l'uniforme mélange et de la complète dissolution de toutes les aptitudes et de toutes les forces humaines. L'esprit de Dieu flotte sur les eaux et une île céleste, demeure des hommes nouveaux, royaume de la vie éternelle, devient d'abord visible parmi les vagues qui se retirent. Que l'observateur véritable contemple avec tranquillité et simplicité les temps nouveaux qui bouleversent les nations! Le révolutionnaire ne lui paraît-il pas semblable à Sisyphe? Il a atteint la cime de l'équilibre, et déjà le fardeau puissant roule, de l'autre côté, au bas de la montagne. Jamais il ne demeurera là-haut, si quelque attraction du ciel ne le maintient sur les sommets. Tous vos soutiens sont trop faibles si votre état conserve ses tendances vers la terre. Mais nouez-le, par un désir supérieur, aux hauteurs du ciel, mettez-le en rapport avec l'univers, vous lui aurez donné des ailes qui ne se lassent pas, et vous serez magnifiquement payé de vos peines. Je vous renvoie à l'histoire, cherchez en elle des temps semblables à ces temps, et apprenez à manier la baguette magique de l'analogie.

* * *

La révolution demeurera-t-elle " française »

* * *

Plus l'esprit veut être tranquille, plus il veut être excitable, plus il faut qu'il cherche à fournir, en même temps, à son corps une occupation insignifiante. C'est comme la chaîne négative qu'il laisse descendre à terre, pour devenir d'autant plus actif, d'autant plus laborieux.

* * *

Les problèmes les plus élevés préoccupèrent d'abord les hommes. C'est dans les premières méditations, que l'homme sent le plus vivement le besoin de réunir les fins les plus hautes. A mesure que la culture s'élève, la généralité de ses tentatives diminue, mais leur utilité pratique augmente. Ce qui l'induit en l'erreur de s'abstraire complètement des parties finales, et de mettre tout son mérite à réunir exclusivement les parties plus proches et plus conditionnelles. Mais il ne tardera pas à remarquer les défauts de cette méthode et recherchera le moyen de réunir les avantages de la première méthode à ceux de la seconde et de les compléter ainsi. Alors, l'idée lui vient enfin de rechercher en lui-même, comme point central absolu de ces mondes séparés, le membre conjonctif absolu. Il voit tout à coup que le problème est en réalité déjà résolu par son existence, et que la conscience des lois de son existence est la science *Katexochin* qu'il a si longtemps cherchée. Par la découverte de cette conscience, la grande énigme est foncièrement résolue. De

